

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50 Six mois... 26.50 Un an... 50.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 13 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS: Annonces: la ligne... 20 c. Réclames: " " " " 30 c. Faits divers: " " " " 50 c. On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARANT, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAYAT, LAFFITE et Co, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Éclair de Publicité.

ROUBAIX, le 16 JUIN 1878

Bulletin du jour

Puisque l'absence des Chambres nous donne quelque répit à l'intérieur, sortons pour un instant du domaine écœurant de la politique, pour nous occuper d'une question du plus grand intérêt, celle de la récolte. Jusqu'à ces derniers temps, l'apparence de nos céréales en terre avait été fort satisfaisante, mais la persistance des pluies depuis un mois commencent à inspirer de l'inquiétude à nos cultivateurs. Sans doute, la température froide et humide, que nous subissons, n'a pas encore causé un mal appréciable; mais le mauvais temps ne saurait se prolonger, sans causer de graves dommages, juste au moment de l'épiage et la floraison des blés qui, après la période d'averses que nous venons de traverser, réclament le temps sec et le soleil.

Mais, jusqu'ici, nous le répétons, il n'y a pas à s'alarmer; le retour du beau temps, sur lequel il est permis de compter à l'époque avancée de la saison où nous sommes, peut, en quelques jours, rétablir les choses en leur état normal et nous gratifier sinon d'une récolte abondante, du moins d'une bonne récolte moyenne qui nous dispensera, pour suffire aux besoins de notre consommation intérieure, de recourir à l'importation des grains étrangers pour compléter nos approvisionnements.

On sait que la France consomme annuellement soixante quinze millions d'hectolitres de blé; il lui faut, en outre, mettre en réserve pour semencer une quinzaine de millions d'hectolitres; il lui reste donc après avoir pourvu à tous ses besoins dix millions d'hectolitres environ destinés à l'exportation représentant au moins une valeur de plus de 200 millions de francs.

Dans les mauvaises années, au contraire, supposons que nous ayons un déficit de quelques millions d'hectolitres à combler, les cours renchérissent en proportion de la demande et c'est pour notre pays, une perte sèche de plusieurs centaines de millions en numéraire qui vont s'engloutir à l'étranger. On voit tout de suite de quelle importance est pour nous une bonne récolte.

On le sentira encore mieux, quand nous aurons fait passer sous les yeux de nos lecteurs les chiffres officiels suivants :

De 1845 à 1853 la valeur brute de la production annuelle du froment a été pour la France de un milliard deux cent millions; cette valeur moyenne s'est élevée chaque année à un milliard cinq cent cinquante millions pendant les cinq années suivantes. Aujourd'hui, la production annuelle du blé atteint en moyenne deux milliards deux cent millions de francs. Si nous ajoutons à la production du froment celle des orges, seigle, méteil, avoine, sarrasin maïs, etc., nous pouvons évaluer à quatre milliards la valeur brute de la production d'une année moyenne en céréales de toutes espèces. En faisant entrer en ligne de compte la paille qui ne figure

pas dans les états dressés par la direction générale de l'agriculture, on arrive à un total de cinq milliards de francs. On sait avec quel profond mépris, dans certain monde on traite les « ruraux ». Or, il résulte des chiffres que nous venons de produire, que ces ruraux tant dédaignés par les évergumènes de la démocratie radicale, constituent, en définitive, les éléments les plus féconds de notre richesse nationale.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE L'ŒUVRE DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

Séance de clôture du samedi 8 juin 1878 Discours de M. le comte Albert de Mun Secrétaire général de l'Œuvre (Suite)

Épuisé, lui aussi, par les longues luttes d'un combat sans trêve pour la France et pour l'Église, le glorieux prélat que Dieu a placé, dans la ville de Jeanne d'Arc, pour être aujourd'hui le gardien de sa mémoire, cherchait, dans un repos nécessaire, de se consacrer à l'époque avancée de la saison où nous sommes, peut, en quelques jours, rétablir les choses en leur état normal et nous gratifier sinon d'une récolte abondante, du moins d'une bonne récolte moyenne qui nous dispensera, pour suffire aux besoins de notre consommation intérieure, de recourir à l'importation des grains étrangers pour compléter nos approvisionnements.

On sait que la France consomme annuellement soixante quinze millions d'hectolitres de blé; il lui faut, en outre, mettre en réserve pour semencer une quinzaine de millions d'hectolitres; il lui reste donc après avoir pourvu à tous ses besoins dix millions d'hectolitres environ destinés à l'exportation représentant au moins une valeur de plus de 200 millions de francs.

Dans les mauvaises années, au contraire, supposons que nous ayons un déficit de quelques millions d'hectolitres à combler, les cours renchérissent en proportion de la demande et c'est pour notre pays, une perte sèche de plusieurs centaines de millions en numéraire qui vont s'engloutir à l'étranger. On voit tout de suite de quelle importance est pour nous une bonne récolte.

On le sentira encore mieux, quand nous aurons fait passer sous les yeux de nos lecteurs les chiffres officiels suivants :

De 1845 à 1853 la valeur brute de la production annuelle du froment a été pour la France de un milliard deux cent millions; cette valeur moyenne s'est élevée chaque année à un milliard cinq cent cinquante millions pendant les cinq années suivantes. Aujourd'hui, la production annuelle du blé atteint en moyenne deux milliards deux cent millions de francs. Si nous ajoutons à la production du froment celle des orges, seigle, méteil, avoine, sarrasin maïs, etc., nous pouvons évaluer à quatre milliards la valeur brute de la production d'une année moyenne en céréales de toutes espèces. En faisant entrer en ligne de compte la paille qui ne figure

pas dans les états dressés par la direction générale de l'agriculture, on arrive à un total de cinq milliards de francs. On sait avec quel profond mépris, dans certain monde on traite les « ruraux ». Or, il résulte des chiffres que nous venons de produire, que ces ruraux tant dédaignés par les évergumènes de la démocratie radicale, constituent, en définitive, les éléments les plus féconds de notre richesse nationale.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE L'ŒUVRE DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

Séance de clôture du samedi 8 juin 1878 Discours de M. le comte Albert de Mun Secrétaire général de l'Œuvre (Suite)

Épuisé, lui aussi, par les longues luttes d'un combat sans trêve pour la France et pour l'Église, le glorieux prélat que Dieu a placé, dans la ville de Jeanne d'Arc, pour être aujourd'hui le gardien de sa mémoire, cherchait, dans un repos nécessaire, de se consacrer à l'époque avancée de la saison où nous sommes, peut, en quelques jours, rétablir les choses en leur état normal et nous gratifier sinon d'une récolte abondante, du moins d'une bonne récolte moyenne qui nous dispensera, pour suffire aux besoins de notre consommation intérieure, de recourir à l'importation des grains étrangers pour compléter nos approvisionnements.

On sait que la France consomme annuellement soixante quinze millions d'hectolitres de blé; il lui faut, en outre, mettre en réserve pour semencer une quinzaine de millions d'hectolitres; il lui reste donc après avoir pourvu à tous ses besoins dix millions d'hectolitres environ destinés à l'exportation représentant au moins une valeur de plus de 200 millions de francs.

Dans les mauvaises années, au contraire, supposons que nous ayons un déficit de quelques millions d'hectolitres à combler, les cours renchérissent en proportion de la demande et c'est pour notre pays, une perte sèche de plusieurs centaines de millions en numéraire qui vont s'engloutir à l'étranger. On voit tout de suite de quelle importance est pour nous une bonne récolte.

On le sentira encore mieux, quand nous aurons fait passer sous les yeux de nos lecteurs les chiffres officiels suivants :

De 1845 à 1853 la valeur brute de la production annuelle du froment a été pour la France de un milliard deux cent millions; cette valeur moyenne s'est élevée chaque année à un milliard cinq cent cinquante millions pendant les cinq années suivantes. Aujourd'hui, la production annuelle du blé atteint en moyenne deux milliards deux cent millions de francs. Si nous ajoutons à la production du froment celle des orges, seigle, méteil, avoine, sarrasin maïs, etc., nous pouvons évaluer à quatre milliards la valeur brute de la production d'une année moyenne en céréales de toutes espèces. En faisant entrer en ligne de compte la paille qui ne figure

pas dans les états dressés par la direction générale de l'agriculture, on arrive à un total de cinq milliards de francs. On sait avec quel profond mépris, dans certain monde on traite les « ruraux ». Or, il résulte des chiffres que nous venons de produire, que ces ruraux tant dédaignés par les évergumènes de la démocratie radicale, constituent, en définitive, les éléments les plus féconds de notre richesse nationale.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE L'ŒUVRE DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

Séance de clôture du samedi 8 juin 1878 Discours de M. le comte Albert de Mun Secrétaire général de l'Œuvre (Suite)

Épuisé, lui aussi, par les longues luttes d'un combat sans trêve pour la France et pour l'Église, le glorieux prélat que Dieu a placé, dans la ville de Jeanne d'Arc, pour être aujourd'hui le gardien de sa mémoire, cherchait, dans un repos nécessaire, de se consacrer à l'époque avancée de la saison où nous sommes, peut, en quelques jours, rétablir les choses en leur état normal et nous gratifier sinon d'une récolte abondante, du moins d'une bonne récolte moyenne qui nous dispensera, pour suffire aux besoins de notre consommation intérieure, de recourir à l'importation des grains étrangers pour compléter nos approvisionnements.

On sait que la France consomme annuellement soixante quinze millions d'hectolitres de blé; il lui faut, en outre, mettre en réserve pour semencer une quinzaine de millions d'hectolitres; il lui reste donc après avoir pourvu à tous ses besoins dix millions d'hectolitres environ destinés à l'exportation représentant au moins une valeur de plus de 200 millions de francs.

Dans les mauvaises années, au contraire, supposons que nous ayons un déficit de quelques millions d'hectolitres à combler, les cours renchérissent en proportion de la demande et c'est pour notre pays, une perte sèche de plusieurs centaines de millions en numéraire qui vont s'engloutir à l'étranger. On voit tout de suite de quelle importance est pour nous une bonne récolte.

On le sentira encore mieux, quand nous aurons fait passer sous les yeux de nos lecteurs les chiffres officiels suivants :

De 1845 à 1853 la valeur brute de la production annuelle du froment a été pour la France de un milliard deux cent millions; cette valeur moyenne s'est élevée chaque année à un milliard cinq cent cinquante millions pendant les cinq années suivantes. Aujourd'hui, la production annuelle du blé atteint en moyenne deux milliards deux cent millions de francs. Si nous ajoutons à la production du froment celle des orges, seigle, méteil, avoine, sarrasin maïs, etc., nous pouvons évaluer à quatre milliards la valeur brute de la production d'une année moyenne en céréales de toutes espèces. En faisant entrer en ligne de compte la paille qui ne figure

pas dans les états dressés par la direction générale de l'agriculture, on arrive à un total de cinq milliards de francs. On sait avec quel profond mépris, dans certain monde on traite les « ruraux ». Or, il résulte des chiffres que nous venons de produire, que ces ruraux tant dédaignés par les évergumènes de la démocratie radicale, constituent, en définitive, les éléments les plus féconds de notre richesse nationale.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE L'ŒUVRE DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

Séance de clôture du samedi 8 juin 1878 Discours de M. le comte Albert de Mun Secrétaire général de l'Œuvre (Suite)

Épuisé, lui aussi, par les longues luttes d'un combat sans trêve pour la France et pour l'Église, le glorieux prélat que Dieu a placé, dans la ville de Jeanne d'Arc, pour être aujourd'hui le gardien de sa mémoire, cherchait, dans un repos nécessaire, de se consacrer à l'époque avancée de la saison où nous sommes, peut, en quelques jours, rétablir les choses en leur état normal et nous gratifier sinon d'une récolte abondante, du moins d'une bonne récolte moyenne qui nous dispensera, pour suffire aux besoins de notre consommation intérieure, de recourir à l'importation des grains étrangers pour compléter nos approvisionnements.

On sait que la France consomme annuellement soixante quinze millions d'hectolitres de blé; il lui faut, en outre, mettre en réserve pour semencer une quinzaine de millions d'hectolitres; il lui reste donc après avoir pourvu à tous ses besoins dix millions d'hectolitres environ destinés à l'exportation représentant au moins une valeur de plus de 200 millions de francs.

Dans les mauvaises années, au contraire, supposons que nous ayons un déficit de quelques millions d'hectolitres à combler, les cours renchérissent en proportion de la demande et c'est pour notre pays, une perte sèche de plusieurs centaines de millions en numéraire qui vont s'engloutir à l'étranger. On voit tout de suite de quelle importance est pour nous une bonne récolte.

On le sentira encore mieux, quand nous aurons fait passer sous les yeux de nos lecteurs les chiffres officiels suivants :

De 1845 à 1853 la valeur brute de la production annuelle du froment a été pour la France de un milliard deux cent millions; cette valeur moyenne s'est élevée chaque année à un milliard cinq cent cinquante millions pendant les cinq années suivantes. Aujourd'hui, la production annuelle du blé atteint en moyenne deux milliards deux cent millions de francs. Si nous ajoutons à la production du froment celle des orges, seigle, méteil, avoine, sarrasin maïs, etc., nous pouvons évaluer à quatre milliards la valeur brute de la production d'une année moyenne en céréales de toutes espèces. En faisant entrer en ligne de compte la paille qui ne figure

pas dans les états dressés par la direction générale de l'agriculture, on arrive à un total de cinq milliards de francs. On sait avec quel profond mépris, dans certain monde on traite les « ruraux ». Or, il résulte des chiffres que nous venons de produire, que ces ruraux tant dédaignés par les évergumènes de la démocratie radicale, constituent, en définitive, les éléments les plus féconds de notre richesse nationale.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE L'ŒUVRE DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

Séance de clôture du samedi 8 juin 1878 Discours de M. le comte Albert de Mun Secrétaire général de l'Œuvre (Suite)

Épuisé, lui aussi, par les longues luttes d'un combat sans trêve pour la France et pour l'Église, le glorieux prélat que Dieu a placé, dans la ville de Jeanne d'Arc, pour être aujourd'hui le gardien de sa mémoire, cherchait, dans un repos nécessaire, de se consacrer à l'époque avancée de la saison où nous sommes, peut, en quelques jours, rétablir les choses en leur état normal et nous gratifier sinon d'une récolte abondante, du moins d'une bonne récolte moyenne qui nous dispensera, pour suffire aux besoins de notre consommation intérieure, de recourir à l'importation des grains étrangers pour compléter nos approvisionnements.

On sait que la France consomme annuellement soixante quinze millions d'hectolitres de blé; il lui faut, en outre, mettre en réserve pour semencer une quinzaine de millions d'hectolitres; il lui reste donc après avoir pourvu à tous ses besoins dix millions d'hectolitres environ destinés à l'exportation représentant au moins une valeur de plus de 200 millions de francs.

Dans les mauvaises années, au contraire, supposons que nous ayons un déficit de quelques millions d'hectolitres à combler, les cours renchérissent en proportion de la demande et c'est pour notre pays, une perte sèche de plusieurs centaines de millions en numéraire qui vont s'engloutir à l'étranger. On voit tout de suite de quelle importance est pour nous une bonne récolte.

On le sentira encore mieux, quand nous aurons fait passer sous les yeux de nos lecteurs les chiffres officiels suivants :

De 1845 à 1853 la valeur brute de la production annuelle du froment a été pour la France de un milliard deux cent millions; cette valeur moyenne s'est élevée chaque année à un milliard cinq cent cinquante millions pendant les cinq années suivantes. Aujourd'hui, la production annuelle du blé atteint en moyenne deux milliards deux cent millions de francs. Si nous ajoutons à la production du froment celle des orges, seigle, méteil, avoine, sarrasin maïs, etc., nous pouvons évaluer à quatre milliards la valeur brute de la production d'une année moyenne en céréales de toutes espèces. En faisant entrer en ligne de compte la paille qui ne figure

Feuilleton du Journal de Roubaix du 17 JUIN 1878.

CIRCISSIANNE

PAR LOUIS ENAULT

Sans doute, sans doute ! Et celui-ci, un peu embarrasé, et regretta toutes ces querelles.

— Et il sait qu'il faut prier Allah, poursuivit le jeune homme.

— Il le faut ! dit le vieillard, d'un ton sentencieux mais il faut aussi vivre en paix les uns avec les autres, sans troubler mes derniers jours.

— Il faut aussi respecter les convictions de chacun ! dit Zuléika à son tour.

— Le Prophète, reprit Ali, a converti les infidèles avec son sabre, en leur disant : Crois ou meurs !

— Ce sabre redoutable, il ne l'a jamais brandi sur la tête des femmes !

— Parce que jamais femme ne s'avisa de lui désobéir.

— Personne n'est libre de ne point prier Allah ! répliqua le vieillard.

— Non ! mais chacun doit pouvoir le prier à sa façon, dit Zuléika, avec une fermeté que l'on ne se serait pas attendu à trouver chez elle, et personne, — tu m'entends, Ali ! — personne ne contraindra mon ami à agir contre sa volonté.

Et joignant l'action à la parole, la fille d'Osman alla se placer résolument devant la porte, par laquelle, un moment auparavant, avait disparu la fille d'Yacoub.

Son frère marcha vers elle, le bras levé, prêt à frapper.

La jeune fille le vit, poussa un cri terrible, — mais, loin de reculer, fit un pas à sa rencontre, le regardant fièrement, l'éclair dans l'œil, la lèvre relevée et frémissante. Tout en elle semblait dire :

« — Frappe donc, si tu l'oses ! »

— Averti par le cri de sa fille, et guidé par un instinct sûr, et marchant d'un pas si ferme qu'un étranger n'eût jamais pu deviner qu'il avait perdu l'usage de ses yeux, le vieil aveugle alla se placer entre ses deux enfants, et d'une voix que faisait trembler l'indignation et la colère :

— Je n'ai donc pas assez de mes malheurs, s'écria-t-il, sans que vous y ajoutiez encore le mal que me font vos querelles et vos discordes ? Ne me laissez-vous pas au moins mourir en paix ?... Ali, si tu veux frapper ta sœur, voilà où tes coups doivent passer !

Tout en parlant ainsi, l'Arabe entra ouvrit son vêtement, et montra à son fils sa poitrine nue.

Le bras d'Ali retomba le long de son corps, et une sorte de mugissement rauque sortit de sa gorge serrée.

— Et toi, continua le vieillard, en se tournant alors vers Zuléika, tu aurais bien dû m'épargner tous ces ennuis !

— Et ce que tu me fais là ? dit Zuléika, répliqua l'ami de Rahel.

Osman continua, comme s'il n'avait pas entendu cette question :

— Tu n'aurais pas dû amener chez nous cette fille d'une race ennemie, qui qui n'a pas le même Dieu que nous, qui ne croit point au Prophète et qui ne peut pas prier dans nos mosquées.

— Aimerais-tu donc ne m'avoir jamais revue ? dit Ali, mais tu m'aurais su savoir encore ce que c'est ?

La réponse à une telle question était sans doute difficile pour le père ; aussi le vieil aveugle ne se hâta point de la faire. Il en fut disposé par le retour de Rahel dans la pièce où venait de se passer cette scène tumultueuse.

Trop éloigné pour qu'il lui fut possible d'entendre distinctement toutes les paroles qui s'échangeaient entre les membres de la famille, en ce moment si dénué, Rahel avait pu saisir cependant quelques phrases remplies d'une animation singulière, dans lesquelles son nom se trouvait plusieurs fois prononcé.

Et n'avait pu s'empêcher de prêter l'oreille. Peu à peu elle s'était rappro-

chée de la porte, et ses derniers mots échangés entre Zuléika et son frère ne lui avaient point permis de conserver le moindre doute sur le sens de leur entretien.

Sa fierté s'était indignée, et, tout en éprouvant une sincère reconnaissance pour le courage avec lequel son amie la défendait, elle ne s'en indignait pas moins qu'elle fût obligée de la défendre.

Ce père à qui elle avait rendu une fille, ce frère qui, sans elle, n'aurait jamais revu sa sœur, n'auraient dû avoir pour elle que des sentiments de respect et de gratitude, et, loin qu'il en fût ainsi, ils ne voyaient en elle qu'un ennui, un fardeau, une occasion prochaine de querelles intestines.

C'en était plus qu'elle ne pouvait supporter : elle dit mieux aimé s'exposer à tous les dangers que de subir volontairement une telle humiliation.

Et le ouvrit la porte, et parut devant eux, majestueuse comme une reine. Elle avait sur le front la pâleur des grandes émotions ; mais son œil avait repris son calme souverain, et l'arc nettement arrêté de sa bouche indiquait une inébranlable fermeté.

— Osman, dit-elle au père de Zuléika, d'une voix basse et profonde, qui vibrerait dans l'âme de ceux qui l'écoutaient, plus encore que dans leurs oreilles ; je te remercie de l'hospitalité que j'ai trouvée chez toi... mais je n'en userai point plus longtemps. Je ne suis pas de celles qui s'imposent, et je rougirais d'être à charge à personne. Je ne veux pas

troubler la paix de ta famille. Si la discord est entrée avec moi sous ton toit sache bien que je ne l'ai pas voulu. Je te demandais un abri pour quelques jours, et la permission de manger près de la file le pain que j'aurais gagné par mon travail — ou payé par mon or. Si peu que ce fût, on a trouvé que c'était trop, et voilà qu'on l'exécute à me chasser de ta maison !

Le vieil aveugle fit un geste de dénégation, et il essaya de protester. Mais la jeune fille ne lui en laissa point le temps.

— Je veux, poursuivit-elle, épargner la honte de cette mauvaise action ! ne sera pas dit que, par ma faute, le père de mon amie aura violé les lois de l'hospitalité — ces lois sacrées pour le plus pauvre des enfants du Désert. Je m'en vais de moi-même. Adieu !

Le soleil levant n'éclaira point sa présence dans ta maison, où je n'aurais jamais dû venir.

En entendant ces mots, qui annonçaient la résolution d'un départ auquel il était loin de s'attendre, Ali ne parvint point à dissimuler une contrariété assez vive, qui n'échappa ni à Rahel ni à Zuléika, mais que ni l'une ni l'autre ne voulurent paraître remarquer.

Quant à l'aveugle, auquel ces jeux de physionomie devaient nécessairement rester étrangers, et qui ne savait que ce qu'il entendait, il ne vit dans cette menace de départ que l'outragé fait à l'hospitalité de sa maison.

— Personne ne te chasse d'ici, dit-il

d'une voix dont il essaya d'adoucir la gravité un peu rude; si c'est un regret pour moi de songer que l'amie et la bienfaitrice de ma fille ne prie pas le même Dieu que moi, ce n'est pas une raison pour que je lui ferme la porte de ma demeure. Elle est ouverte à tous. Reste donc ici, et sois bien certaine que personne n'y troublera jamais ta vie. C'est toujours moi le maître, entends-tu ? moi seul !

CXIX

Malgré la violence dont il venait de faire preuve un moment auparavant, Ali n'était peut-être pas mécontent de cette solution. Il ne souhaitait pas l'éloignement de la Cirrassienne. Il commençait à trouver qu'il était peut-être allé un peu trop loin. Da moment où il avait vu la fièvre de résolution de la jeune fille, il s'était fait en lui une sorte de révolution soudaine et complète, et le cours de ses idées ou de moins de ses impressions s'était complètement modifié. A présent, il ne voulait point qu'elle partît, et tout ce qui devait contribuer à l'en empêcher lui semblait heureux. Mais comme il sentait bien que sa présence n'avait rien d'assez agréable pour la retenir, il s'en alla, sans donner suite à ses tentatives de propagande, et sans même regarder celle qui, depuis une heure, avait eu le privilège de fouetter son sang et d'irriter ses nerfs avec une si âpre énergie.

(A suivre.)